

# Merlin et moi

Bertrand Gaydon

Si on se résume : je l'appelle Merlin parce que je ne connais pas son vrai nom ; je ne connais pas son vrai nom parce qu'il m'en donne un différent à chacune de nos rencontres ; il ne connaît pas mon nom non plus, et il m'en donne un différent à chacune de nos rencontres. Voilà ce qui reste de cette histoire quand on en a effacé les couleurs, celles qu'étale le pinceau comme celles que les récits dispensent.

La première fois, il entra dans ma boutique (j'évite d'employer le terme de *galerie* qui me paraît prétentieux) à la tête d'un groupe de touristes anglais ou australiens. Il se précipita vers moi, m'embrassa en m'appelant Serge et avec l'effusion qui convient à des retrouvailles après une très longue séparation. Il inventa à l'intention des touristes une histoire selon laquelle on aurait parcouru l'Amérique du Sud en auto-stop dans les années soixante-dix, vécu avec les guaranis dans d'anciens *quilombos* à peine réformés, et assez longtemps encore pour parler leur langue gutturale. Apercevant la toile que j'avais peinte la semaine précédente, inspirée de la fille de ma logeuse, et placée là en calculant que si je ne trouvais pas preneur dans la

boutique, j'essaierais de la lui troquer contre une partie du loyer, il s'extasia et dit : « c'est Felicia, je la reconnais ! Tu l'as peinte de mémoire, vingt ans plus tard. Faut-il que tu l'aies aimée ! Je ne t'en priverais pour rien au monde, mais je veux t'acheter celle-ci. » Et il en désigna une autre qui n'était même pas de moi. Je dus moi aussi inventer des histoires pour répondre aux questions des touristes sur les autres toiles, et Merlin, affabulateur patenté, me fut utile en cela au-delà de toute espérance, car je finis par en vendre davantage que je n'en aurais écoulé en l'espace d'une saison.

La deuxième fois, il se présenta à la tête d'un groupe de touristes japonais, exprima en me voyant une surprise aussi intense que la fois précédente et m'appela Fernand. Cette fois-là, il raconta comment nous traversâmes la Casamance en pirogue en dormant dans les mangroves à l'abri de fleurs aquatiques qui éloignent les moustiques, mais sans trop s'en approcher par crainte du poison qu'elles instillent. Il parla de la lumière bleutée des aurores sur la rive, et affirma que c'était cette lumière exactement que mes toiles captaient (j'avais peint une série de rivages dans des tons bleus et verts, inspirée cependant d'estampes japonaises plutôt que de ce fleuve sénégalais). Je constatai à nouveau avec surprise que je n'éprouvais aucun mal à entrer dans l'histoire racontée par Merlin, et à élaborer à sa suite des commentaires sentis sur la luminosité particulière d'un endroit où je n'avais jamais mis les pieds, tout comme la fois d'avant j'avais évoqué Felicia, moi qui

suis pourtant d'un naturel peu expansif et encore moins mythomane. Je m'enhardissais à mesure que l'interprète traduisait mes propos en japonais et que les touristes les accueillaienent avec des exclamations admiratives. Là encore, je vendis plusieurs toiles à d'excellents prix.

La troisième fois, il officiait auprès de touristes canadiens, m'appela Sigismond (un nom qu'on n'entend plus, ajouta-t-il – et il laissa s'installer le suspens en leur promettant de leur raconter pourquoi mes parents m'avaient donné ce prénom ridicule) et nous prêta des aventures sur le toit du monde, du Ladakh au désert du Taklamakan. Il parla du vertige particulier qui s'empare du marcheur quand la vallée est si lointaine qu'elle se perd dans une brume et qu'on croit plutôt voir la Terre depuis le ciel, des cimes qui apparaissent et disparaissent à travers les nuages comme le spectre d'Hamlet, des cités englouties sous le sable dont la sécheresse a préservé les manuscrits bouddhiques du premier millénaire. Cinq de mes toiles partirent.

Ce fut notre troisième et dernière rencontre, tout du moins jusqu'à présent. Il s'est écoulé plusieurs mois depuis et je commence à me dire non pas que je ne le verrai plus, mais plus dans le même contexte. Je ne crois pas à la générosité désintéressée. Ma première idée a été qu'un jour il reviendra et me demandera quelque chose en échange. Me demander quoi ? Pas d'argent car je n'en possède guère, même si ses incursions

m'ont mis temporairement à l'abri du besoin. Un service vaguement criminel ? Une couverture ? Une cachette ? Garder pour lui un document compromettant ou le fruit d'un larcin ? J'ai pensé aussi qu'il agissait pour le compte d'un bienfaiteur anonyme, ému par mes difficultés matérielles incessantes. Or les personnes qui me veulent du bien continuent de s'inquiéter pour moi, chacun à sa manière mais ni plus ni moins qu'avant cet épisode. Ce serait donc quelqu'un qui veut m'aider mais que je ne fréquente pas.

Le fait est que depuis nos rencontres, chaque fois que je peins une série de toiles, j'essaie d'imaginer l'histoire que Merlin inventera à son sujet. Je continue à peindre les sujets que je peignais auparavant (à l'exception de la fille de ma logeuse pour le temps que durera la toute relative aisance que je dois à Merlin), mais une fois l'œuvre achevée, je me dis : y verra-t-il la toundra sibérienne, une rizière thaïlandaise, une scène villageoise en Asie Centrale ? Quel récit fera-t-il à partir de là ? D'une certaine manière, ces interrogations m'inspirent et donnent à mes pauvres créations un éclat qu'elles n'avaient pas auparavant.

« Peut-être qu'il croit vraiment que tu es Serge, ou Fernand, ou Sigismond », suggéra Romaine. « Je finirai aussi par le croire », répondis-je, et on éclata d'un rire aussi réparateur qu'un profond sommeil.

## L'AUTEUR

Après avoir vécu sur plusieurs continents, Bertrand Gaydon revint à Paris il y a quelques années et résolut alors de ne plus quitter le 18<sup>e</sup> arrondissement, avant de renier ce serment lors de la sortie du dernier James Bond, dont le lieu de projection le plus proche était Place Clichy.

Malgré quelques publications de nouvelles et poèmes dans des revues et sur des sites, sa gloire littéraire peine encore à rayonner au-delà d'un étroit cercle familial.